

Instant cities, ou de la capacité à reproduire l'espace, et le temps, d'une situation marchande dans la ville.

Maria Anita Palumbo

PhD en Anthropologie EHESS/ Paris
Maitre Assistant en SHS Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Saint-Etienne
Chercheur membre du GRF Transformations
Chercheur associé au Laboratoire Architecture Anthropologie UMR 7218 LAVUE

Si nous devions penser à une ville africaine, l'image qui, très probablement émergerait, sans filtres, à l'esprit de tout citoyen européen, serait un ensemble de couleurs, d'odeurs, de mouvements de foule. Une sensation de chaos et de désorganisation remplit notre stéréotype quant aux «problèmes» des villes africaines et leur part d'"informalité".

Ce regard «normatif», qui rejette dans le chaotique et le non-planifié l'urbanité récurrente sur le continent africain, souvent empêche de «voir» et de ressentir, de se mettre à l'écoute de ce que la spatialité africaine nous raconte et enseigne, à l'égard de la condition urbaine contemporaine.

Qu'on se trouve dans les méandres humides de la forêt tropicale, où dans les prairies répétitive de la savane, dans la région semi-aride du Sahel, qui s'étend de la côte Atlantique à la mer Rouge, ou encore dans les 12 millions de kilomètres carrés du Sahara, ou le long du profil la côte méditerranéenne, ou encore sur les hauteurs montagneuses dispersées à travers le continent comme autant de taches sur une peau de léopard, si il y a une constante dans la production spatiale en Afrique est bien ce tissu de corps et de biens qui composent une architecture, autant éphémère que répétitive dans le temps et dans l'espace, qui accompagne et traduit spatialement toute situation d'échange.

Ce tissu souple remplit, transforme, occupe toute surface, toute structure pre-existante et, en son absence, la produire pour qu'elle se transforme en place/lieu de marché.

Cette couche de gestes et d'objets, d'une certaine façon met en crise la structure elle même, la consomme, la fait disparaître, jette une ombre sur l'espace planifié, en le remplissant d'usages, le modifiant par la pratique et ce dont nous allons nous souvenir de la Place Jemaa el Fna, de Marrakech, du marché sablé de Nouakchott, de la médina à Dakar, du marché centrale de Bamako et celui de Kankan c'est surtout ce qui se passe dans, autour et à travers l'espace.

C'est donc vers l'infra-ordinaire que nous devons diriger notre regard pour interroger la ville africaine, vers sa capacité à occuper, à prendre place, au-delà des différents conjonctures, qu'elles soient géographiques ou sociales, religieuse ou économique, au-delà des différentes passés coloniaux, ce qu'on observe est une même forme contemporaine de production d'espaces d'échange. Comme l'explique bien AbdouMaliq Simone, la force de la "prise" que la foule a sur l'espace, met en crise l'idée même d'infrastructure et nous force à considérer «people as infrastructures». Alors, ce que souvent nous repoussons dans l'informalité de la ville africaine du nord au sud, d'est en ouest, devraient nous interroger, si ce n'est que pour sa durabilité et sa présence généralisée, qui va même au-delà du continent africain. En effet, c'est cette même qualité d'espace et d'ambiance que l'on retrouve dans le quartier de Château Rouge à Paris, de Dalston à Londres ou encore Matonge à Bruxelles: les districts de la diaspora africaine ne

sont pas des zones résidentielles, ou seulement en partie. Leur spécificité, par rapport à la vie urbaine de la ville qui les entoure, réside dans leur être lieux de commerce, d'échange, de transaction, centralités urbaines qui imposent leur empreinte à tout style architectural existant ; centralité faites par la synchronisation, d'événements, de rendez-vous, d'une manière d'être ensemble, de faire « lieu » et faire « centre ». Illustration de la façon dont la pratique de l'espace peut recouvrir la structure, la revêtir d'une surface sensible.

Différentes façons de « faire ville » coexistent dans les villes africaines et c'est précisément cette cohabitation qu'on pourrait définir comme leur spécificité: la capacité à faire cohabiter les « différences », à rendre évidente l'ubiquité du monde, sa coprésence à lui même, la co-présence des choses qui peuvent sembler antithétiques et appartenant donc à des "temps" différents, mais qui, en fait, produisent l'hybride contemporain.

Le terme « instant » fait référence au côté éphémère mais aussi mobile de cette productivité spatiale: des villes instantanées parce que impétueuses, fragiles et en même temps omniprésentes.

On objectera que "Instant City" est un terme connoté dans le contexte historique et contemporaine de la production urbaine et architecturale, indiquant la capacité dans le temps d'une nuit de bâtir une nouvelle ville.

Sans surprise, le terme utilisé pour se référer au rythme accéléré de l'urbanisation américaines au cours du XXe siècle [1] est maintenant employé principalement pour caractériser le type de production «en série» de la métropole contemporaine [2], en particulier en Asie.

Mais ce n'est pas à la possibilité de construire rapidement et aux disponibilités technico-économique que nous nous référons ici.

Ce n'est pas non plus au "ready made", qui renonce à la manualité et qui transforme la citoyen en un simple consommateur de l'espace

Au contraire, ce que nous voulons souligner, c'est la capacité de fabriquer, à l'auto-produire la ville.

Ce qui devrait nous interpeller dans ces «situations» urbain africain n'est pas le chaos, mais la possibilité d'aménager, de structurer, d'organiser; la capacité à se coordonner, à se mettre en réseau.

La matérialité du marché, que ça soit le grand marché de Djenné ou d'autres villes africaines, s'entremêle à la nature éphémère et cyclique du réseau qui la rend possible, dont l'unité de base est le corps humain et sa capacité à porter, transporter, présenter la marchandise.

Le rayonnement de ces centralités en mouvement est variable et nous permet de réinterroger la notion de l'échelle régionale et le processus de «métropolisation» aujourd'hui.

Les gens se déplacent selon deux mouvements parallèles: la concentration, qui permet d'atteindre, à l'échelle régionale, un centre urbain depuis sa périphérie

Ou le mouvement continu de ceux qui suivent la trajectoire de ces centres marchant en mouvement, comme l'exemple des barges transportant des marchandises sur le fleuve Congo: véritables villages-marché en navigation qui activent, sur leur chemin, des situations marchandes le long du fleuve, transportant avec eux, dans des lieux déconnectés du monde urbain, ce que la ville peut offrir.

Dans cette interrogation sur les villes africaines et le marché, notre regard doit insister sur la qualité de cet urbanisme " malain " [3] comme certains chercheurs l'ont appelé, et la portée de l'inventivité qui le caractérise, sur sa capacité à infiltrer, à utiliser ce qui est disponible et produire une relation dialectique entre permanent et transitoire, entre le mobile et l'éphémère, entre la structure et la contre structure.

Si nous étions appelés à isoler une caractéristique générale des villes africaines aujourd'hui, il s'agirait précisément de cette capacité d'articulation de l'espace architectural et urbain "fixe" et cet ensemble d'habitudes et de pratiques qui produisent et reproduisent, chaque jour, semaine, mois, années une situation d'échange.

Une autre référence pourrait alors nous venir à l'esprit, en parlant de villes instantanée, si éloigné qu'elle puisse paraître en apparence: je pense au "programme de recherche" de Archigram entre 1968-1970, qui, avec leur plug-in-City, considérée par les critiques une « aporie architectural » s'interrogeaient sur la ville nomade, en réseau, 25 ans avant l'arrivée de l'Internet et ils imaginaient une ville qui "arrive", s'infiltrer dans les bâtiments et dans les rues, puis se déplace pour repartir vers une nouvelle destination, créant une métropole réticulaire.

[1] *Instant Cities: Urbanization and the Rise of San Francisco and Denver* (Urban Life in America Series) Hardcover by Gunther Barth

[2] *Instant Cities* Herbert Wright, Publisher: Black Dog Publishing Jul 2008

[3] Edgar Pieterse and AbdouMaliq Simone (eds), *Rogue Urbanism: Emergent African Cities*, Johannesburg: Jacana, 2013. ISBN: 9781431406234 (cloth)